

L'intelligence artificielle n'est pas seulement une voleuse : elle peut aussi être une flèche



La lettre de Jeff Gilniat, publiée dans le *Luxemburger Wort* du 13 juin 2026, pose une vraie question : que devient l'effort humain lorsque des machines peuvent écrire, résumer, calculer, traduire, composer, corriger, proposer, anticiper ? La crainte est légitime. Chaque progrès qui allège une tâche a toujours fait naître la même inquiétude : l'homme va-t-il devenir paresseux, dépendant, abruti, dépossédé de lui-même ?

On l'a dit de l'écriture, qui allait ruiner la mémoire. On l'a dit de l'imprimerie, qui allait noyer l'esprit dans les livres. On l'a dit de la calculatrice, qui allait tuer le calcul mental. On l'a dit de l'ordinateur, qui allait remplacer l'intelligence. On l'a dit d'Internet, qui allait transformer chacun en consommateur distrait de fragments. Et il est vrai que chaque outil comporte un danger lorsqu'il dispense de penser au lieu d'aider à penser.

Mais l'histoire humaine ne montre pas seulement un affaiblissement. Elle montre aussi, et surtout, que les outils peuvent libérer de nouvelles formes d'effort. Quand la machine soulage la main, l'esprit peut parfois aller plus loin. Quand elle accélère certaines tâches, elle peut laisser davantage de place à l'invention, à la recherche, à la comparaison, à la formulation, à la critique. Tout dépend de l'usage.

L'intelligence artificielle peut évidemment devenir une voleuse d'effort si on lui abandonne tout : le devoir scolaire, la réflexion, la lecture, l'écriture, la curiosité, la lenteur nécessaire. Dans ce cas, elle n'élève pas : elle remplace. Elle ne forme pas : elle anesthésie. Elle ne nourrit pas l'esprit : elle le contourne.

Mais elle peut aussi être autre chose. Elle peut être un interlocuteur, un miroir, un aiguillon, une flèche. Non pas la flèche qui vole à notre place, mais celle qui permet à notre pensée d'aller plus loin et plus haut. Celui qui travaille vraiment avec l'IA ne cesse pas de penser : il pense autrement, parfois plus vite, parfois plus profondément, souvent plus largement. Il interroge, corrige, refuse, affine, compare, reformule. Il ne reçoit pas seulement une réponse : il apprend à poser de meilleures questions.

L'effort ne disparaît donc pas forcément. Il change de nature. Il ne s'agit plus seulement de produire péniblement une première version, mais de juger, choisir, améliorer, approfondir, vérifier. L'effort se déplace vers la responsabilité intellectuelle. Et cette responsabilité est immense : ne pas confondre production et vérité, fluidité et pensée, rapidité et profondeur.

Voilà pourquoi l'école ne doit ni diaboliser l'intelligence artificielle ni s'y soumettre. Elle doit apprendre aux jeunes à s'en servir sans s'y perdre. Leur dire simplement : « N'utilisez pas cela » serait aussi vain qu'interdire hier l'ordinateur, Internet ou la calculatrice. Leur dire : « Laissez-la faire à votre place » serait catastrophique. La vraie voie est ailleurs : apprendre à utiliser l'outil, mais aussi à le critiquer ; apprendre à gagner du temps, mais non à perdre son cerveau ; apprendre à voler plus haut, mais avec ses propres ailes.

R2-D2 est sympathique parce qu'il aide sans voler l'humanité de ceux qu'il accompagne. C'est peut-être là le vrai critère. Une bonne intelligence artificielle n'est pas celle qui supprime l'homme, mais celle qui augmente sa vigilance, son imagination, sa précision, son courage de penser. Le danger n'est donc pas seulement dans la machine. Il est dans notre renoncement éventuel.

L'IA peut voler l'effort. C'est vrai. Mais elle peut aussi le provoquer, le prolonger, le rendre plus fécond. Elle peut devenir un paresseux substitut ou un formidable tremplin. Elle peut être béquille ou arc. Sommeil ou éveil. Distraction ou flèche.

À nous de décider si nous voulons scroller moins, penser mieux — et viser plus haut.

Jeannot Scheer

(Luxemburger Wort 27.6.2026)